

La confiance des jeunes

PATRICK PRIMEAU

Tout comme Lucien Bouchard et son équipe, le Comité national des jeunes du Parti québécois profite de la présente campagne électorale pour faire la tournée du Québec. Leur mission principale est de s'assurer que les jeunes soient bien inscrits sur la liste électorale ; surtout depuis que les étudiants peuvent voter dans le comté où ils poursuivent leurs études. Jean-Hertel Lemieux, président du Comité à 27 ans et étudiant en enseignement du français au secondaire, ajoute que le rôle de cette tournée est également de faire sortir le vote, particulièrement chez les 18-34 ans.

En entrevue au Délit français, Jean-Hertel Lemieux mentionnait que la mission du Comité national des jeunes est de donner une voix à sa génération, d'écouter leurs revendications ainsi que de faire cheminer les dossiers jusqu'au gouvernement. « Le Comité » affirme M. Lemieux, « permet aux gens de s'exprimer ». « Pas besoin d'être devant les caméras ou faire des conférences



Photo : Mélissa Martin

Jean-Hertel Lemieux, président du Comité national des jeunes du PQ

de presse inutilement » ajoute-t-il, « notre travail, on le fait sur le terrain ».

Du gel des frais de scolarité, à la question de la privatisation de l'eau, en passant par les clauses orphelins et le travail autonome, les jeunes du PQ estiment qu'ils ont eu un rôle important dans ces différentes législations provinciales. Malgré tout, les dossiers du système d'éducation demeurent les plus importants pour eux.

Une équipe dévouée à l'éducation

Contrairement aux libéraux qui ont l'intention d'indexer les frais de scolarité pour l'enseignement post-secondaire, les jeunes du PQ croient que « l'indexation est un faux débat ». D'ajouter monsieur Lemieux, « L'éducation se doit d'être un choix de société ». Même si les frais de scolarité québécois sont moins élevés que dans toute autre province canadienne et qu'il serait sans doute logique de les dégeler, les jeunes du PQ affirme au contraire que nous devons conserver

cet acquis car l'endettement étudiant est plus élevé chez nos voisins - moyenne de 11 000\$ au Québec comparativement à 20 000\$ ailleurs au Canada - et que le système d'éducation québécois ne poursuit pas les mêmes objectifs.

En ce qui a trait aux fameuses Bourses du millénaire, le Comité des jeunes du PQ exige un retrait de ce programme fédéral avec pleine compensation. Un montant, s'élevant à plus de 80 millions de dollars, serait donc immédiatement réinvesti dans le réseau universitaire québécois. « Un simple transfert d'enveloppe du fédéral au provincial » précise monsieur Lemieux.

Appuyant sans condition les choix du Parti québécois en matière d'éducation, le Comité national des jeunes estime que leur parti est le seul promettant de défendre les intérêts des étudiants. Dans un prochain mandat, Lucien Bouchard serait prêt à réinvestir près de 170 millions dans le système d'éducation. Une somme

SUITE EN PAGE 7

Bourses de fin de siècle

MARCELO GARCIA

Le 24 février 1998, le gouvernement du Canada annonçait la mise sur pied d'une fondation privée ayant pour but l'octroi de bourses d'études destinées aux étudiants qui ont besoin d'aide financière et qui ont fait preuve de leur mérite. Au Québec, le Fonds du millénaire a été perçu tout de suite comme un dédoublement de structures et une mesure discriminatoire envers les étudiants dans le besoin. D'autre part, le changement à la loi sur la faillite est également mis en question puisque cette dernière est aussi discriminatoire.

La Fédération Étudiante Universitaire du Québec (FEUQ) revendique le retrait du programme avec pleine compensation pour le gouvernement québécois. En fait, les 2,5 milliards du Fonds du millénaire ne sont qu'une partie du surplus réalisé grâce aux coupures dans le transfert social canadien par le gouvernement fédéral depuis 1993. Premièrement, la FEUQ demande à diriger cet argent vers les étudiants les plus démunis dans le but

de réduire l'endettement de ceux-ci et deuxièmement, de réinvestir dans les universités québécoises pour maintenir une formation de qualité à tous les égards. Un autre point apporté par la FEUQ est que les bourses du millénaire ne sont pas destinées aux étudiants des 2e et 3e cycles qui sont les plus endettés du réseau post-secondaire québécois avec une dette moyenne respective de 14 700\$ et 16 900\$. En ce qui concerne le dédoublement, la Fondation du millénaire va tout à fait à l'encontre des principes de bonne gestion puisqu'elle crée une nouvelle bureaucratie avec des coûts d'administration relativement élevés.

La nouvelle loi sur la faillite stipule qu'aucun ex-étudiant ne pourra, à l'avenir, avoir recours à la faillite pour se libérer de sa dette étudiante dans les dix ans suivant la fin ou l'abandon de ses études. La FEUQ affirme que ce changement est démesuré puisque dans l'état actuel des choses dans notre société, n'importe qui peut faire faillite pour des dettes de consommation; même un joueur compulsif peut se débarrasser de sa dette en faisant faillite. Le gouvernement fédéral doute-il de la capacité des juges et des syndics? Cette

mesure irait aussi à l'encontre de l'article 15 de la Charte canadienne des droits et libertés: «La loi ne fait d'exception pour personne, et tous ont droit à la même protection et au même bénéfice de la loi, indépendamment de toute discrimination.» De cette façon, en modifiant la loi de façon à interdire aux étudiants la possibilité de faire faillite, le gouvernement s'en prend à une catégorie spécifique de citoyens et les discrimine sur la base de leur condition sociale.

Il est en effet malheureux de voir comment le gouvernement fédéral de Jean Chrétien veut faire du capital politique auprès du nouvel électorat (cégépiens et universitaires de premier cycle) sans tenir compte des vraies priorités et des vrais besoins dans le secteur de l'éducation. Pour l'instant, le Québec réclame le droit de retrait avec pleine compensation, mais le dossier n'est pas encore réglé. Il est évident que le choix des Québécois et Québécoises aux élections du 30 novembre va être décisif puisqu'il aura des conséquences sur les relations fédérales-provinciales et sur les négociations concernant le fameux Fonds du millénaire. J'invite donc les lecteurs et lectrices à réfléchir sur cette question.

Sommaire

- 2 La chronique
Pensée française
- 3 éditio
- 4 Le récit virtuel d'Orfeo
La Cérémonie des Anges
ou face à la mort 12
- 5 AB..CD
Montréal art
- 6 Le théâtre philosophique
Coupe Grey
- 8 Entrevue avec
Stéphane Bureau

Cette semaine

Marcelo

se prend pour un columniste

Plaidoyer pour l'homosexualité

MARCELO GARCIA

Tout au long de l'histoire de l'humanité, l'attraction envers l'autre sexe a été ce que les hétérosexuels appellent aujourd'hui la normalité. À force d'y croire, ils ont oublié qu'il y a une partie de la population mondiale (10% n'est pas négligeable) qui est effectivement attirée par des gens du même sexe : les homosexuels. Mais pensez-y : qu'est-ce qu'il y aurait d'anormal à aimer une personne du même sexe ?

À part des motifs biologiques de reproduction, un couple homosexuel peut s'épanouir aussi bien qu'un couple hétérosexuel. « Les gais pensent juste au cul » diront certains puisqu'ils n'ont pas d'arguments logiques et justifiées. C'est là qu'on tombe dans les préjugés. C'est la peur de la différence qui fait qu'on rejette l'autre sans même le découvrir. De quel droit un être humain peut-il se permettre de juger ses semblables ?

À l'aube du troisième millénaire, je crois qu'il est grand temps de questionner nos valeurs pour ainsi converger vers une harmonie universelle. Les préjugés sexuels limitent notre vision du monde et de la société dans laquelle nous vivons. Ces préjugés font de nous des êtres angoissés, égoïstes et méfiants. Il faut arrêter de vivre avec des chaînes attachées à nos chevilles. C'est le premier pas vers une harmonie indivi-

duelle de l'âme.

Pour les gens qui se basent sur les valeurs religieuses et la Bible pour rejeter l'homosexualité, sachez que ce qu'on appelle aujourd'hui le Nouveau Testament a été sélectionné aux conciles de Nicée et Laodicée, c'est-à-dire, 350 ans après l'époque ou celui qui fut nommé Jésus-Christ aurait vécu. Cette décision a été prise par vote, comme c'est le cas des lois adoptées de nos jours. Voilà l'autorité sur laquelle repose la Bible. Et ceux qui ont pris de telles décisions, la religion étant leur raison d'être, leur choix n'était pas totalement désintéressé. Alors, pourquoi continuerions-nous à baser notre pensée sur des textes choisis par les hommes ? Regardons plutôt les valeurs universelles qui peuvent nous rassembler !

Finalement, je crois qu'il ne faut pas nier l'existence ou les droits d'une minorité sous prétexte que des valeurs morales sont souvent comprises par nous-mêmes. Au contraire, en étant en position de majorité, il nous appartient de changer et de faire évoluer le débat.

Nous devons ouvrir nos esprits et ne pas essayer de masquer la réalité, commençons par être honnêtes avec nous-mêmes. L'acceptation de l'autre d'après ses valeurs humaines, voilà ce qui pourrait être un bon commencement pour l'année 1999. Sur ces mots, je vous souhaite, chers lecteurs et chères lectrices, un Joyeux Noël ainsi qu'une Bonne et heureuse année. À la prochaine.

Économie

L'épouvantail économique

SÉBASTIEN MOSBAH

Cet article a pour point de départ une conversation entre une Canadienne anglophone de l'Ontario et un parisien exilé provisoirement à McGill (votre serviteur) sur l'éternelle question de la souveraineté. « Si le Québec se sépare, me dit-elle, le Canada et le Québec deviendront des régions instables et les investisseurs fuiront ! » Bon, raisonnement plein de bon sens à priori : si les investisseurs quittent le Canada, s'ensuivront des fermetures d'usines, donc du chômage supplémentaire, et une forte chute des différentes places boursières et du huard (peut-il encore baisser celui-là ?).

Cependant il semble nécessaire d'aller un peu au-delà de ce soi-disant sens commun. En dehors de la question cruciale de la souveraineté sur laquelle je ne crois pas avoir le droit de me prononcer, l'économie et le politique semblent intriqués dans les arguments anti-souverainistes.

L'économie est une science passionnante non seulement parce que, en tant que science sociale, elle s'intéresse à des phénomènes réels (la production, la consommation, etc...) mais aussi parce qu'elle a une influence sur nos mentalités et donc sur nos comportements. Ainsi, quand certaines interprétations de la réalité sont suffisamment répandues pour accéder au statut de savoir partagé, tout se passe comme si elles acquéraient le pouvoir extraordinaire d'agir sur la réalité, rendant vraie la vision des choses qu'elles avaient énoncées (c'est ce que le sociologue français Pierre Bourdieu appelle un effet de théorie). La science économique en est truffée. Le phénomène des bulles spéculatives (écart entre la valeur effective d'une action, par exemple, et la valeur qui correspond à l'état réel de l'entreprise, suite aux anticipations des spéculateurs), s'il n'est pas directement relié à un effet de théorie, découle de comportements dits auto-réalisateurs des agents économiques.

D'ailleurs, avant de revenir à nos fameux investisseurs, il suffit d'examiner avec quelles catégories économiques de pensée notre génération a grandi. Nous évoluons depuis une vingtaine d'années dans un environnement où le rôle de l'État, sous la pression des ultra-libéraux, a été réduit à grands coups de privatisations, avec la croyance (car il s'agit bien d'une croyance) que le marché en sera forcément plus efficace. Qu'est-ce que ce fameux marché ? Un lieu (mythique) où se rencontrent l'offre et la demande pour un bien ou un service, répondront benoîtement les économistes. Mais une telle réponse, si communément admise, oublie de préciser que ce marché est un lieu d'aff-

frontements et de rapports de forces, souvent entre des consommateurs atomisés et impuissants et des firmes géantes, multinationales sur lesquelles personne n'exerce de contrôle. Nous avons aussi été élevés avec le dogme de la rationalisation et de la réduction des dépenses budgétaires : l'objectif du déficit zéro du PQ est là pour nous le rappeler. D'où vient cette certitude que l'équilibre budgétaire est un but en soi ? La construction de larges infrastructures et l'établissement de projets ambitieux en matière de santé et d'éducation (choses dont le marché privé ne s'occupera jamais parce qu'elles ne sont pas assez rentables) peuvent raisonnablement être partiellement payés par les générations futures si elles en bénéficient (c'est ce que les économistes appellent les transferts intergénérationnels).

On oublie trop souvent que l'économie doit d'abord en référer au politique, c'est-à-dire au vivre ensemble. Il est vrai que l'expérience de ces dernières dizaines d'années nous montre que la sphère économique semble tourner tout seule, sans grand lien avec la sphère des décisions publiques et démocratiques. Remarquons que la finance mondiale est encore pire, changeant d'avis selon les humeurs de quelques magnats et ne se préoccupant que très peu de l'état de l'économie dite réelle (celle de la production et des échanges de biens).

Finalement tournons-nous vers ces investisseurs susceptibles de ruiner le Canada et le Québec. Mais qui donc sont ces mystérieux décideurs ? Est-ce que les premiers investisseurs du Canada et du Québec, c'est-à-dire les premiers créateurs d'une richesse sociale, ne devraient pas être ses propres habitants, oeuvrant à un mieux-vivre commun ? On nous répondra que, mondialisation oblige, il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que les investissements étrangers sont nombreux et importants. Admettons. D'ailleurs, si ces investissements sont respectueux de la législation locale et du droit des travailleurs, et s'ils sont effectués avec des objectifs à long terme, ils sont incontestablement bénéfiques aux peuples canadien et québécois. Mais ces investisseurs n'ont aucun statut sacré par essence. De plus l'argument économique ne doit pas être pris en ligne de compte lorsqu'il s'agit de décider si des gens veulent vivre ensemble ou non ; il s'agit d'une question éminemment politique. L'économie doit être au service de l'homme et non l'inverse. À force de dire que les investisseurs partiront, ils finiront bien par partir sans que des raisons objectives ne le justifient, la prophétie devenant réalité. Le débat démocratique mérite mieux que cela.

Courrier

Remplissez cet espace !

Vos commentaires sont appréciés.

Assurez-vous que vos lettres ne contiennent pas plus de 500 mots.

ÉDITORIAL

À force de crier au loup

Julien Laplante

Pauvre M. Charest ! Alors que le Parti Québécois semble se diriger tranquillement vers une victoire, il se met à agiter le spectre du référendum. Et voit-il ? M. Bouchard qui se met à en parler de plus belle, allant jusqu'à ridiculiser les menaces du chef libéral quant à la promesse péquiste de tenir un référendum une fois les « conditions gagnantes » réunies.

Les illusions brisées

Souvenez-vous en mars dernier, peu après l'arrivée de M. Charest au parti libéral. Les libéraux étaient littéralement saoulés par l'arrivée du nouveau sauveur du fédéralisme dont tout le monde parlait. Les sondages d'alors confirmaient l'effet de l'apôtre en accordant parfois des avances de plus de vingt points au parti Libéral sur les pauvres péquistes (sondage SOM du 1er avril 1998: libéraux 58,7 % et péquistes 35,2%).

Comme diront certains libéraux : c'était le bon temps, alors qu'on ne connaissait pas trop Jean Charest et sa compréhension parfois boiteuse de la politique provinciale du Québec. On se retrouve maintenant avec un Parti québécois disposant d'une bonne avance sur les libéraux dans les sondages, et dont les appuis s'effritent petit à petit. L'ex-leader charismatique essaie désormais par tous les moyens de recoller les probablement trop nombreux pots cassés.

J'comprends pas...

La campagne avait commencé sur des airs peu connus des québécois, habitués à l'habituel discours électoral constitutionnel. Moins d'État, disait Charest à sa façon. Il faut croire qu'il n'avait pas compris pressions et réformes à répétition. Rappelez-vous du moment où M. Charest avait dit à quelques mots près que la Révolution tranquille, c'était fini, et qu'il fallait désormais passer à autre chose. Cela a pris un peu de temps avant qu'il apprenne que malgré toute la bonne volonté

que l'on pourrait y mettre, il y a certaines choses au Québec auxquelles on ne peut pas s'attaquer.

J'comprends (toujours) pas...

La dernière stratégie de Charest ? Agiter l'épouvantail référendaire. « On en veut pas de souveraineté » disait le *preacher* lors du premier rassemblement libéral d'envergure dans la région de Québec. Il a maintenant évolué vers un discours adouci : il dit que les Québécois ne veulent pas de référendum, cette maladie hypothéquant la santé économique du Québec. Et c'est sur cette note que Charest finira sans doute sa campagne, martelant sans cesse aux oreilles des Québécois que la possibilité d'un référendum, c'est le mal auquel il faut remédier.

A-t-il remarqué que depuis le débat des chefs, Bouchard parle ouvertement de référendum et de souveraineté, piste sur laquelle le leader libéral voulait l'entraîner, pensant

ainsi le piéger ? À sa place, je chercherais à comprendre. Normalement, un piège, on ne doit pas tomber dedans volontairement, mais c'est précisément ce que Bouchard a fait. En vérité, le peuple québécois, dont les profondeurs semblent parfois insondables, n'est pas allergique aux référendums. Cependant, il semble avoir une certaine réticence face à ceux qui veulent accommoder un peu trop facilement le Canada anglais. Jean Charest, à cette heure, semble encore chercher à comprendre.

Le PQ en mène large, l'ADQ récolte

Bouchard, de son côté, doit se frotter les mains en voyant ce qui arrive. En effet, il n'a qu'à suivre les pistes tracées par son adversaire libéral et à encaisser les nouvelles intentions de votes. Mais les péquistes ne semblent pas se contenter des votes qui leur sont littéralement donnés par les libéraux, ils se permettent aussi

de courtiser la clientèle fédéraliste libérale en promettant des négociations sur l'union sociale, carte sur laquelle Charest croyait être le seul à miser. On veut un référendum pour faire la souveraineté du Québec d'un côté et on veut réparer les problèmes du fédéralisme canadien de l'autre. De cette façon, on s'assure le vote d'un peu plus de fédéraliste mous, tout en sachant très bien que les électeurs souverainistes voteront PQ de toute façon puisque qu'ils n'ont pas d'autre alternative.

De son côté, Mario Dumont ramasse les votes des électeurs déçus. Celui qui dit être le seul à offrir un programme vraiment différent s'enfarge pourtant pas dans les contradictions de son cri de ralliement simpliste : « L'État c'est méchant ». On veut brancher les Québécois sur Internet d'un bord avec les moyens de l'État, et réduire ces derniers de 25% de l'autre. Et celui qui se prononce en faveur des solutions radicales et concrètes propose, en ce qui a trait au référendum, un moratoire de huit ans ! Le parti Dumont viendra sans aucun doute grappiller quelques votes ici et là sous l'impulsion de son chef (mais surtout pas de son programme !), amis sans plus. À quand un retour de Dumont dans un grand parti ?

La référendite algüe, ça n'existe pas

Bien que rien ne soit perdu pour le PLQ, on peut douter des chances de Charest de remonter la pente à la dernière minute puisqu'il semble bien qu'il ait certaines difficultés d'apprentissage. De plus, bien que les libéraux veuillent nous persuader du contraire, la souveraineté par voie obligatoire de référendum n'est pas une maladie. Une société, ce n'est pas qu'un simple système économique comme certains essaient de nous le faire croire aujourd'hui. Encore une fois, le débat électoral se sera soldé par un débat sur la souveraineté. Il faut croire qu'il en sera ainsi jusqu'à ce que le Québec se dote des pouvoirs qui lui sont dûs.



Le DÉLIT FRANÇAIS

Le *Délit français* est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE DÉLIT FRANÇAIS

rédaction en chef
Patrick Primeau
pprimeau@hotmail.com

rédaction nouvelles
Julien Laplante
jlaplant@po-box.mcgill.ca

rédaction culture
Sylvain Larocque/Jonathan Arès
slaroc1@po-box.mcgill.ca

mise en page
Patrick Primeau
Sylvain Larocque
Julien Laplante

correction
Laurence Toffoletto
Véronique Félix
Mario-Hélène Véronneau

collaboration
Sébastien Mosbah
Mayyada Khoir
Marcelo Garcia
Michel Bolduc
Lan Vi Pham
Mélissa Martin
Giabbe Guibinga
Marc Pomerleau

dessinateur
Michel Hellman
photographie
Mélissa Martin

LE MCGILL DAILY
coordination de la rédaction
Verda Cook

gérance
Marian Schrier
assistance à la gérance
Parvati Neogi

publicité
Boris Shedov et Letty Matteo
photocomposition et publicité
Mark Brooker

Visitez le site internet
du *Délit français*

<http://ssmu.mcgill.ca/delitfrancais>

[@delitfrancais.com](http://delitfrancais.com)

Vous pouvez également
envoyer vos
commentaires par
courrier électronique.

delitfr@vub.mcgill.ca

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit français* de McGill vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03.
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07.
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318

Savez-vous quoi? Vous lisez la dernière édition du Délit français de la session d'automne. Nous serons de retour le 12 janvier 1999! Notre prochaine et dernière réunion aura lieu le 1er décembre, Shatner B-03, à 16h30. Si vous ne venez pas, ben tant pis pour vous... Bonne chance pour vos examens!



Orfeo (Rodrigue Proteau) est interpellé par une Euridyce (Julie Slater) et un Heurtebise (Peter James) virtuels dans Orfeo, présenté jusqu'au 5 décembre à l'Usine C.

PAR SYLVAIN LAROCQUE

En visionnant un des films qu'a réalisés Jean Cocteau sur le mythe d'Orphée, Michel Lemieux et Victor Pilon ont pensé que l'obscur légende de la mythologie grecque se prêterait fort bien à un spectacle multimédia où le virtuel et le réel se croiserait.

C'est ainsi qu'est née l'idée d'*Orfeo*, un spectacle hybride qui se déroule sur une scène de théâtre, mais qui fait aussi penser au cinéma, à la danse contemporaine, à la performance et, bien sûr, à la réalité virtuelle, omniprésente dans le spectacle.

« Dès qu'on a commencé à travailler avec les projections virtuelles, on s'est dit que ce procédé-là serait idéal pour illustrer l'histoire d'Orphée, elle qui franchit la frontière entre la vie et la mort, entre la réalité et le rêve », expliquait Michel Lemieux en entrevue au *Voir*. *Orfeo*, soutient-il, fait s'entrechoquer le virtuel et le réel sur une même scène.

De bien belles paroles, mais qu'en est-il vraiment ? Pour qui n'est pas un habitué des prestations virtuelles en direct, qui sont

d'ailleurs peu fréquentes, l'expérience a de quoi fasciner, voire bouleverser.

Un mythe fondateur

Mais avant de vous faire part des surprises du spectacle, rappelons brièvement ce fameux mythe. Affligé par la mort de sa bien-aimée Eurydice, Orphée se montre inconsolable et solitaire. Mais, grâce au chant de sa lyre, il réussit à obtenir le retour à la vie de celle-ci en descendant aux Enfers charmer les divinités infernales.

Dans *Orfeo*, Orphée devient un héros des temps modernes dans la peau d'un Casque bleu de l'ONU qui affronte la mort pour sauver Eurydice, maintenant une chercheuse à la radio brutalement tuée dans un accident

automobile. Sombrant dans le délire, l'amant éploré entreprend un périple imaginaire dans les méandres d'Hadès, le maître des Enfers, qui prend ici la forme d'un univers informatique tyrannique. L'ange Heurtebise, sorte de deus ex machina emprunté au film *Orphée* de Cocteau, devient l'allié des deux amants tout en se sauvant lui-même de la mort.

Le mythe d'Orphée, lié à une littérature sacrée allant jusqu'aux origines du christianisme, a donné naissance à une grande tradition littéraire, musicale et artistique, parmi laquelle on compte les opéras de Monteverdi et d'Offenbach, le ballet de Balanchine-Stravinski, les tableaux de Delacroix et les films de Jean Cocteau et Marcel Camus.

La liberté de Cocteau

Poursuivant dans les traces de Cocteau, qui avait réinterprété le mythe en le truffant d'anachronismes et d'effets visuels « qui étaient audacieux pour l'époque des années 40 », Michel Lemieux et Victor Pilon ont « essayé de perpétuer l'espèce de poésie visuelle et de naïveté qu'on retrouvait dans son film ».

Alors, qu'est-ce que ça donne sur scène ?

Bien des surprises. En fait, il est difficile d'imaginer que la présence sur scène de comédiens en chair et en os puisse se marier aussi bien avec des images numérisées, filmées en direct dans les coulisses du théâtre et projetées sur cette même scène.

Les personnages principaux, Orphée, Euridyce et Heurtebise, sont doubles: il y a la version « réelle », en chair et en os, et la version virtuelle, créée par projections virtuelles. On assiste par exemple à une lutte entre Orphée et Heurtebise qui devient soudaine-

ment virtuelle sans qu'on s'en rende trop compte, puis à un dédoublement de cette même lutte qui redevient réelle, mais superposée de projections virtuelles. À un autre moment, Orphée descend aux enfers en s'enflammant: mais tout ce que le spectateur voit n'est qu'illusion, car les flammes sont des créations virtuelles ! Voilà une vision stupéfiante, c'est le moins qu'on puisse dire.

D'autres effets visuels, comme des jeux de miroirs et le recours à ce qu'on croit être des images cinématographiques, viennent s'ajouter à ce dédoublement virtuel continu et surprendre une fois de plus le spectateur.

Un scénario déficient

Malheureusement pour certains, tous ces délices visuels n'arriveront pas à suppléer à une dramaturgie pour le moins superficielle et à un texte insignifiant (sauf quelques exceptions, comme quand Orphée lance à Euridyce: « laisse-moi t'aider à vivre ta mort ! »). Les comédiens, bien qu'ils se montrent fort dévoués sur scène, sonnent souvent faux et n'arrivent pas à nous faire croire à leur « non-virtualité » si je puis dire, malgré l'usage d'un français québécois populaire qui leur sied bien.

Lemieux et Pilon ont beau dire qu'ils sont conscients de cette faiblesse et qu'ils l'assument, il reste qu'une œuvre qui aspire à un auditoire international ne peut se contenter d'escamoter un élément aussi fondamental. Car au-delà des effets spéciaux, le spectateur moyen veut se faire raconter une histoire quand il va au théâtre ou au cinéma. Le drame dans *Orfeo*, c'est que malgré un mythe inépuisable, le récit est plutôt soporifique...

LA CÉRÉMONIE DES ANGES DE MARIE LABERGE: FAIRE FACE À LA MORT

PAR LAN VI PHAM

Vous êtes fatigués? Tannés de ne plus avoir le temps de souffler deux minutes, écoeürés par l'urgence des devoirs dernière-minute, qui vous maintient dans une perpétuelle hâte? Si, en vous promenant sous les lumières de Noël de McGill College (toujours sans neige), vous songez mélancoliquement aux soirées où vous aviez le temps de prendre de vos nouvelles, de vous pencher sur celles des autres, si goûter aux plaisirs de l'introspection et des réflexions sur ce qui est vraiment important dans la vie vous manque, alors ce livre est sans aucun doute pour vous.

Le dernier roman de Marie Laberge, *La Cérémonie des anges* (Boréal), est en effet tissé d'émotions, et cherchera sans cesse à vous émouvoir. Fidèle à sa réputation d'auteure habile dans la rhétorique des sentiments et des sensations, Madame Laberge nous offre un livre proche du cœur humain, et qui ne ménage ni les passions ni les obsessions. Le roman débute sur la mort d'Erica, bébé qui n'avait pas un an. Les parents endeuillés, dans le cadre d'une thérapie qui leur a été recommandée, entreprennent alors chacun la rédaction d'un journal intime. Ce sont ces pages de carnets rédigés au jour le jour qui constitueront le roman, nous dévoilant l'intimité d'un couple irrémédiablement bouleversé.

D'un côté nous découvrons Laurent, profondément blessé par la perte de son enfant, qui décrit sa souffrance avec de douloureux souvenirs, de douloureuses questions, et une pesante et indélébile culpabilité. De l'autre, nous observons une femme plus extravertie que jamais, qui méprise la torpeur de son mari et les séances de thérapie avec toute l'énergie d'une cruelle dérision. Le chagrin de l'un est piégé

dans la détresse, l'appel et le reproche, tandis que celui de l'autre s'exacerbe dans l'infidélité, la rage, l'entêtement. L'introspection obsessionnelle de Laurent et le refus de Nathalie forment un diptyque bien désolant de parents qui n'en sont plus, d'époux qui ne se reconnaissent plus.

Ce n'est certes pas par l'originalité de ses préoccupations que ce roman, qui se motive aux thèmes de la mort, de l'amour et de la vie, pourrait retenir notre attention. La grande douleur de Laurent, ses cauchemars, sa solitude et son conséquent affaissement psychologique ne nous surprennent pas vraiment. La haine et le mépris permanent de Nathalie, son silence obstiné et sa débandade sexuelle non plus. La littérature, qui a abondamment exploité ce sujet de la mort enfantine, nous a donné maints personnages éprouvés par cette injustice évidente, et pourtant inexplicable. Cependant, le lecteur que cela n'incommoderait pas sera réceptif au réel plaisir de découvrir des personnages dépeints avec chaleur et générosité. Leur déséquilibre profond, leur quête bruyante ou silencieuse, leur évolution sont développés avec doigté. Le roman, d'autre part, a le mérite de ne pas précipiter le déploiement des deux voix, qui mûrissent ainsi avec réalisme. Leur présence imprègnent le livre, sans pourtant l'alourdir: l'alternance régulière de ces voix, dont chacune ne s'étend jamais sur plus d'une page à la fois, permet un rythme de lecture allégé, fort agréable dans un univers aussi grave.

Ce procès d'un couple face à la mort, d'un homme qui persiste à croire que tout n'est pas perdu, et d'une femme qui agit comme si tout l'était, est à lire au coin du feu, après une session difficile, ou après une campagne électorale pleine de son habitude sécheresse. Il plaira sûrement au lectorat nombreux et fidèle que connaît Marie Laberge depuis quelques années, non seulement grâce à ses romans, mais aussi à ses pièces de théâtre.

PJ Harvey, *Is this Desire?*
Island/Polygram

40 minutes (intenses) ÷ 12 histoires (touchantes) + 1 artiste (prodige) = 1 disque (inoubliable).

Portishead, *Roseland NYC Live*
Go Beat/Polygram

Le compte-rendu d'une rencontre intense avec le sublime qui se produit trop rarement.

Pizzicato Five, *Remix Album: Happy End of You*
Matador

Le style rétro-hyper-pop-désinvolte de Pizzicato Five remixé à toutes les sauces avec brio par une brochette d'artistes souvent post-modernes.

Unkle, *Psyence Fiction*
Mowax/Polygram

Brillant? Planant? Futuriste? Science fiction? Hip-hop? Trip-hop? Alternatif? Electronica? Radiohead? The Verve? Beastie Boys? DJ Shadow? Toutes ces réponses!

Fatboy Slim, *You've Come A Long Way, Baby*
Skin/EMI/Virgin

On a vu rarement une musique aussi déchainée que *You've Come A Long Way, Baby*. C'est LE disque par excellence pour danser et s'éclater.

Les galeries d'art, germe de l'art visuel montréalais

PAR GHIABE GUIBINGA

Montréal possède plus d'une centaine de galeries d'art qui se distinguent les unes des autres par la diversité des oeuvres qu'elles exposent et qu'elles vendent. Poteries, textiles, gravures, bijoux: le choix est vaste. Les produits qu'on y trouve proviennent non seulement d'artistes montréalais et québécois, mais aussi d'ailleurs dans le monde. La taille des galeries d'art et leur prestige sont aussi très variables: certaines sont riches et possèdent des créations de grande qualité, alors que d'autres sont davantage des galeries-ateliers, exposant des créations plus artisanales. Bien qu'elles possèdent chacune leur particularité, elles ont en commun d'être un trait-d'union entre les artistes et le public.

Artisans et galeries d'art: un mariage de raison

Comment fonctionne une galerie d'art? Cela dépend grandement du type d'art dans laquelle elle se spécialise. Leur *modus operandi* est généralement celui-ci: le propriétaire de la galerie obtient des oeuvres de différents artistes locaux ou même internationaux. Il les expose dans sa galerie pour fins de vente et de promotion de l'artiste. Il touche une redevance sur chaque oeuvre vendue. Il s'agit là d'un type de coopération qui peut être à l'avantage du propriétaire de la galerie surtout s'il possède le flair du talent.

Cette coopération peut aussi être d'un grand bénéfice pour l'artiste ou l'artisan, car elle lui offre une visibilité indispensable pour sa notoriété en plus d'être payante. Il est toutefois très difficile de faire fortune dans les arts lorsqu'on est artisan ou artiste, leur avenir dans le milieu artistique étant intimement lié aux bonnes relations qu'ils entretiennent avec

les galeries d'art.

Un exemple de bonne coopération entre artiste/artisan et galerie d'art est la relation que la galerie d'art vente et location du Musée des Beaux-Arts de Montréal entretient avec les artistes canadiens. Cette galerie offre une impressionnante collection d'oeuvres contemporaines d'artistes canadiens. Les profits dégagés des ventes et des locations sont en grande partie remis aux artisans et l'autre partie est versée au Musée des Beaux-Arts pour l'acquisition de nouvelles oeuvres.

La Guilde canadienne des métiers d'art du Québec, qui existe depuis plus de quatre-vingt dix ans est un bon exemple de promotion et de conservation de l'art inuit et amérindien.

Les spéculateurs de l'art

Dans le monde des galeries d'art, il y a ce qu'on appelle les « spéculateurs de l'art », appellation qui peut paraître péjorative et mal adaptée au milieu artistique. Vous préférez peut-être alors le terme « promoteurs ». Les promoteurs peuvent être propriétaires d'une galerie d'art ou simplement hommes d'affaires, mais au delà de la promotion des artistes et de leurs créations, ils voient dans le domaine de l'art visuel une occasion de faire de l'argent. Ils achètent des oeuvres d'encans, de collectionneurs privés ou des artistes eux-mêmes et les revendent lorsqu'ils peuvent dégager une marge de profit substantielle. À défaut de dégager des profits, investir dans les arts leur donne droit à toutes sortes d'abris fiscaux plutôt avantageux.

Peut-on honnêtement blâmer certains de vouloir faire de l'argent en investissant dans les arts? Je ne crois pas...

Montréal, lorsqu'on la compare à des hauts lieux artistiques comme New-York ou Paris, demeure une petite place dans le domaine de l'art visuel. C'est une caractéristique qui peut être à l'avantage des spéculateurs. « Il est plus facile de mettre la main sur une pièce de collection rare dans un milieu peu reconnu pour son rayonnement artistique que dans un milieu plus florissant », affirme Anne-Marie, gérante de la galerie Turenne à Montréal, qui se spécialise dans l'exposition et la vente de peintures anciennes des XVIII^e et XIX^e siècles.

Si on s'entend pour dire que la spéculation artistique peut être parfois payante à Montréal, comment survivent les propriétaires de petites galeries d'art à Montréal?

Des galeries qui galèrent?

Montréal ne manque pas d'artistes talentueux dans le domaine de l'art visuel, et c'est leur talent qui permet à plusieurs galeries d'art comme la galerie GORA de survivre et de maintenir des activités à longueur d'année.

Cependant, pour plusieurs propriétaires de galeries, le marché d'art visuel montréalais est stagnant. Il fut autrefois plus florissant. Ceci est essentiellement dû au nombre relativement restreint de collectionneurs locaux qui sont les plus à même de favoriser l'éclosion d'un marché de l'art local. « Leur nombre ne dépasse pas la centaine », dit Gora, propriétaire de la galerie GORA, qui expose jusqu'au 28 novembre les oeuvres de l'artiste-peintre montréalais André Galicki.

La pénurie de collectionneurs locaux est, en revanche, compensée par une activité touristique très intense. « Le bas taux de change du dollar canadien par rapport au dollar américain a été très bénéfique pour le marché de l'art montréalais » pense Diana Perera de la Guilde canadienne des

métiers d'art du Québec. Les touristes, américains pour la plupart, achètent des créations montréalaises ou exposées à Montréal à foison », ajoute-t-elle.

Comme on ne peut uniquement compter sur l'activité touristique pour soutenir le marché de l'art, d'autres galeries ont diversifié leurs services, en offrant des services d'évaluation d'oeuvres d'art pour les compagnies d'assurances, ou des services de location. La location d'oeuvres d'art est un nouveau créneau de financement pour les artistes et les galeries. Les créations sont louées pour des fins décoratives à grandes corporations (sièges sociaux), des plateaux de tournage de productions cinématographiques ou pour des émissions télévisées.

Il n'est pas facile de circonscrire la situation des galeries d'art à Montréal, car chacune d'elles vit ses problèmes spécifiques, selon qu'elles sont subventionnées ou pas.



« Adam attend une minute », une des créations d'André Galicki, un peintre montréalais en exposition jusqu'au 28 novembre à la Galerie Gora à Montréal.

Une chose est sûre, au-delà des contraintes qu'imposent ce marché relativement étroit, les arts visuels à Montréal peuvent s'appuyer sur une panoplie d'artistes aux talents divers et prometteurs. Le public montréalais a la réputation d'être très ouvert et répond assez bien aux expositions organisées ici et là. C'est un public de plus en plus jeune et connaisseur, « si on se fie au nombre croissant de jeunes qui visitent les musées », comme l'a constaté une bénévole de la galerie d'art vente et location du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

L'appréciation des arts visuels n'est donc pas seulement réservée à la soi-disant élite et aux critiques d'arts. Si on ne s'entend pas sur un attribut unique pour définir le marché des arts visuels à Montréal, que l'on considère parfois en expansion, d'autres fois stagnant, voire spéculatif.

Mais une chose est sûre, l'art visuel est riche et accessible. Ces deux atouts sont grandement tributaires des galeries d'art, qui contribuent chaque jour à l'essor et au rayonnement culturel de Montréal.

bCD

ore en beauté la chro-
abCD de cette année,
y malgré notre décep-
disée face à de nom-
rutions, les cinq
lbums d'après le Délit
les titres non-retournés

P.J. Harvey, *Is this Desire?*
Island

Mon préféré d'entre tous. Une voix plus féminine pour P.J. Harvey et un disque dont on ne se lasse pas d'entendre.

Stabbing Westward, *Darkest Days*
Columbia

Même si vous n'êtes pas des grands fans de musique électronique agressive, vous ne pouvez vous empêcher d'aimer.

Portishead, *Roseland NYC Live*
Polygram

La musique de Portishead jouée par un orchestre symphonique et la voix envoûtante de Beth Gibbons, quoi demander de mieux?

Alanis Morissette, *Supposed Former Infatuation*
Junkie
Time Warner

Plus on écoute, plus on aime. Un disque qui risque de se vendre beaucoup.

David Usher, *Little Songs*
EMI

Si vous aimez le côté plus tranquille de Moist, c'est l'album solo de son chanteur qu'il vous faut.

n de l'équipe de
ction culture,
ises Fêtes et à
é prochaine !

LITTORAL

« Se débarasser de ses parents: oui, mais comment? »

PAR SYLVAIN LAROCQUE

En fondant le Théâtre Ô Parleur, Wajdi Mouawad et Isabelle Leblanc ont « voulu créer un lieu de réflexion où les réflexions prennent une forme concrète à travers le théâtre ». Pour eux, le théâtre « est avant tout un lieu où l'on se réunit, un groupe d'amis, pour discuter de sujets importants: la mort, l'amour, la joie, la souffrance et la peine ». La dernière pièce de la troupe, *Littoral*, incarne bien cette mission.

Wilfrid est dérangé par le téléphone en pleine baise: on lui apprend que son père, qu'il a peu connu, vient d'être découvert, mort, assis sur un banc public. Se sentant coupable, le jeune homme prend le cadavre de son père sur ses épaules et s'en va au pays natal pour l'enterrer. Mais là-bas, les cimetières sont bondés à cause de la guerre. Commence alors pour Wilfrid une errance qui lui fera voir du pays, faire des rencontres et des découvertes, réfléchir, refaire sa mémoire.

Wajdi Mouawad, qui signe le texte de la pièce, y en a mis beaucoup de lui-même et se dit transformé par ce travail d'écriture: « Je n'aurais pas pu, au moment de l'écriture, être plus sincère que je l'ai été. Associer le sexe à la mort, le grotesque à l'onirique, tous ces

mélanges font partie de ma vie. » Il dit également avoir atteint un sommet de dénuement, dénuement par rapport aux thèmes de la guerre, de la famille, de l'adolescence.

La pièce est née d'un coup de tête: « Au retour de la Course Destination Monde, j'ai passé un coup de fil à Wajdi, raconte Isabelle Leblanc. Il est arrivé chez nous et on s'est dit qu'il fallait parler de l'autre, de la vie, de nos craintes. » Les créateurs sentaient le besoin, à l'aube de la trentaine, de tenter d'expliquer et d'approfondir certains sentiments humains, certaines situations de la vie. Et ils voulaient transposer cet état de questionnement dans le théâtre.

Questionnement générationnel

Le questionnement principal qu'aborde la pièce est d'ordre générationnel: « On se demandait Wajdi et moi: qu'est-ce qu'on fait avec notre vie à 30 ans, qu'est-ce qu'on fait avec ses parents? » Il faut bien s'en débarrasser, s'est dit Wajdi, mais la question, c'est comment?

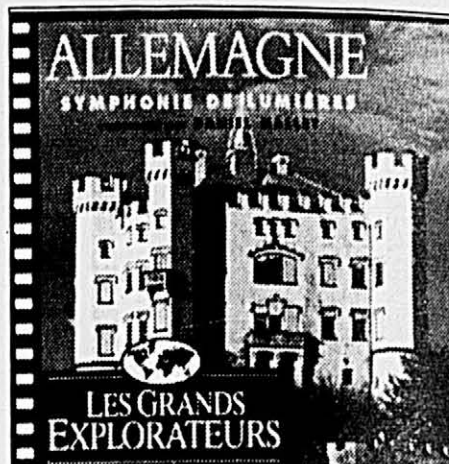
Dans la pièce, le corps mort du père, que traîne son fils de village en village, parle, gesticule, se débat et se décompose progressivement, procurant une métaphore sur la mémoire familiale qui se dégrade subtilement au fil des ans. « À la fin, explique-t-on dans le programme, c'est à la mer que le fils confie la

dépouille du père, lieu mouvant, symbole de l'inconscient individuel et collectif: on a mis, comme ancres à ses pieds, les bottins dans lesquels l'un des personnages a recueilli tous les noms des défunts du pays. »

Né au Liban, Wajdi Mouawad a connu la guerre dans son enfance. Ce thème hante toutes ses oeuvres: il admet que cette expérience, même si elle n'est pas perçue aussi gravement par un enfant que par un adulte pleinement conscient, « a façonné sa vision des choses, sa définition de la beauté ».

Forte du succès remporté lors de sa création au Festival de Théâtre des Amériques en 1997, l'équipe de Littoral entreprenait en septembre une tournée de l'Europe (Bruxelles, Limoges, Chambéry, Rome) et des régions du Québec. « En Europe, où les gens ont connu la guerre, la mémoire des vaincus, des vainqueurs, des morts est encore bien présente, explique Isabelle. Là-bas, on sentait que les gens étaient facilement touchés par le contenu de la pièce, qu'ils s'y retrouvaient en quelque sorte. » Mais selon elle, la pièce vaut aussi pour l'auditoire québécois: « Il n'y a pas de référence au Québec, mais il n'y en a pas plus du Liban. Littoral traite d'idées graves et importantes qui appellent à l'universel. »

Littoral, de Wajdi Mouawad, à la Licorne du 2 au 19 décembre 1998. Info.: 514.253.2246



L'Allemagne des Grands Explorateurs

Depuis plusieurs années, les Grands Explorateurs nous divertissent en nous présentant des films provenant des quatre coins du monde. Cette fois-ci, ils nous proposent une ciné-conférence portant sur l'Allemagne, réunifiée.

Le cinéaste Daniel Mallet aborde d'événements historiques inoubliables, tel la chute du mur de Berlin. On y verra aussi les plus merveilleux châteaux, la ville de Munich, et les paysages allemands comprenant les Alpes et la Forêt Noire. On découvrira du même coup les Allemands et leurs traditions. Pour ceux qui aiment voyager, qui aiment l'histoire ou qui veulent tout simplement se divertir et découvrir de nouveaux horizons, c'est un rendez-vous à ne pas manquer! *Allemagne, Symphonie de Lumières*, le lundi 7 décembre à l'Olympia.

Le Délit Français vous offre 5 paires de billet: il suffit de vous présenter au B-07 de l'édifice Shatner.

Sport

Un sport entièrement canadien

MARC POMERLEAU

Dimanche dernier avait lieu à Winnipeg la présentation du 86e match de la coupe Grey, match où les plus grands honneurs du football canadien sont en jeu. Ce sport, souvent méconnu des Québécois, est en fait l'un des plus vieux d'Amérique du nord et Montréal en est l'un des piliers.

Cette année, la coupe Grey mettait les Tiger Cats de Hamilton aux prises avec les Stampeders de Calgary, ces derniers l'emportant par la marque de 26-24 lors du dernier jeu du match. Les Stampeders remportaient par le fait même la classique du football canadien pour une deuxième fois durant les années 90.

La coupe Grey, l'ultime honneur de la LCF, aurait bien pu se retrouver pour une cinquième fois à Montréal, les Alouettes ayant été éliminés dans les derniers instants de la demi-finale disputée à Hamilton contre les Tiger Cats.

Nos Alouettes

Même si les Alouettes ne viennent de terminer que la troisième

saison de leur « ère moderne » à Montréal, il ne faut pas oublier qu'ils ont déjà été l'attraction sportive numéro un en ville. Les Alouettes ont une histoire de plus de 50 ans. Fondée en 1946, l'équipe a participé à dix finales de la coupe Grey et l'a emportée en 1949, 1970, 1974 et 1977. La concession a aussi évolué dans quatre stades: le stade Delorimier, l'Autostade, le stade Olympique et maintenant — et aussi pour une deuxième fois — ici à l'université McGill. La popularité des Alouettes a atteint un sommet durant les années 70, alors qu'ils avaient participé à six coupes Grey et en avaient gagné trois. Les foules de 70 000 spectateurs au stade Olympique à la fin de cette décennie témoignaient de l'engouement qu'il y avait pour notre club de football.

Nous avons senti cette saison le retour de la frénésie pour les Alouettes. Le retour au stade McGill et les excellentes performances de l'équipe ont ramené les amateurs à leurs anciens amours. La relation que les amateurs entretiennent avec les joueurs est également l'un des facteurs de la réussite des Alouettes. Les joueurs ne gagnent (toutes proportions gar-



Photo: Mathieu Gibault

Le stade Percival Molson de Montréal sur le campus l'Université McGill

dées) que 52 000\$ par année et n'hésitent pas à parler aux amateurs à la fin des matchs lorsque ceux-ci débarquent sur le terrain.

Un vieux sport

Le football canadien est un sport rapide et excitant. Il fait partie de nos moeurs depuis plus de 130 ans. Le premier match a eu lieu à Toronto en 1861. Il est également la base du football

américain. Les règlements officiels ont été établis en 1874 lors d'un match entre McGill et l'université Harvard. La prestigieuse coupe Grey est décernée depuis 1909; elle est deux fois plus vieille que le Super Bowl.

Le Canada devrait être fier d'avoir su garder une telle institution intacte. La LCF est la seule ligue de sport professionnel entièrement canadienne. Elle est présente dans huit des plus gran-

des villes du pays. Ici, à Montréal, la ligue compte sur les amateurs pour ramener le caractère pan-canadien de ce sport. Le Québec est l'un des piliers du football au Canada, 15 000 jeunes font partie d'équipes organisées, soit plus que dans toute autre province au Canada. Avec une équipe aussi excitante à Montréal et une relève assurée, le retour de la coupe Grey à Montréal aura vraisemblablement lieu très bientôt.

suite de la page 1...

(La confiance des jeunes)

plutôt modeste qui s'explique sans doute du fait que les surplus budgétaires de l'état ne viendront seulement qu'au milieu du prochain mandat.

Un rôle sous-estimé

L'été dernier, Jérôme Lussier (ex-rédacteur du *Débat* français et stagiaire à La Presse) écrivait un éditorial qui attaquait directement le rôle de ces comités jeunesse des grands partis. Dans les pages de ce quotidien, M. Lussier affichait clairement ses couleurs en mentionnant qu'il doutait vraiment du bien-fondé de ces comités. Selon lui, les jeunes péquistes ou libéraux du Québec n'apportent pas vraiment d'idées nouvelles aux débats de notre société, car il ne serait que des filiales de leurs grands frères, soient le Parti Québécois

et le Parti libéral. Il allait même jusqu'à affirmer que ces jeunes sont trop conservateurs pour faire avancer le débat et qu'ils n'ont pas le pouvoir d'influencer les décisions de l'Assemblée Nationale.

Interrogé à ce sujet, Jean-Hertel Lemieux semblait un peu perplexe ajoutant qu'il avait invité monsieur Lussier suite à la publication de cet article pour en discuter mais il n'a jamais eu de nouvelles. Par ailleurs, le président du Comité national ne semble pas trop vexé par ce genre de commentaire car selon lui « un jeune qui s'intéresse à la politique est un gain en soi ».

En ce qui a trait à Jérôme Lussier comme tel, il mentionne qu'il accepte ses arguments, mais avec un grain de sel estimant que « pour faire des critiques, il faut s'appuyer sur

des bases solides », bases que ne possédait pas monsieur Lussier. Pour conclure, monsieur Lemieux a ajouté « je n'ai jamais croisé Jérôme Lussier dans les réunions des comités », question sans doute de diminuer la crédibilité de celui-ci.

Le référendum de la dernière chance

Au sujet des fameuses conditions gagnantes de Lucien Bouchard, le Comité jeunesse est totalement d'accord car de l'avis de son président, « la tenue d'un troisième référendum serait probablement le dernier ».

Donc, un gouvernement péquiste ne pourrait pas se permettre de le perdre, prédit Jean-Hertel Lemieux. Ce serait le référendum de la « dernière chance » ajoute-t-il. Malgré cela, les jeunes péquistes croient toujours que ces conditions gagnantes seront atteintes lors du prochain mandat.

Tout comme la proposition de Jacques Parizeau en 1995, le Comité jeunesse prône pour un État québécois indépendant politiquement associé d'une entente économique avec le reste du Canada. Bref, rien de nouveau.

Même si les médias ne portent pas beaucoup attention aux co-

mités jeunesse lors de la présente campagne, il est intéressant de constater qu'eux aussi prennent une part active dans le processus électoral. Sans influencer le vote de façon significative, ces comités se veulent d'abord et avant tout un support à la machine électoral de leurs partis respectifs.

Nous pouvons tous douter de la légitimité de ces organisations jeunesse, mais ils sont la preuve qu'il y a une véritable relève en politique québécoise et qu'une partie du moins, de la présente génération, s'intéresse et participe activement à notre démocratie populaire.

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION

pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

Growing American call centre needs experienced dynamic sales reps for very easy high volume phone sales. 10 positions open for both f/t + p/t night shifts. Highly motivated individuals only need call! Doug 940-1368.

TRAITEMENT DE TEXTE

Success To All Students

WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 30 years experience.
\$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke.
Paulette 288-9638

SERVICES OFFERTS

English Angst? Writing assistance / corrections for university papers: essays, resumes, etc. Also typing services. Call Lawrence 279-4710.
Email: articulationsh@hotmail.com.

IMMOBILIER

For rent: Sunny Apt.

Bedroom, full bathroom & kitchen on second floor within a house in lower westmount. Heat elect included. non-smoker, no pets. Available Dec. 1st. \$350/mo. Marie or Jozef: 288-4251. Home: 484-3159.

OFFRES D'EMPLOI

Travel-Teach English.

5 day/40 hr Sept. 23-27. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

DIPLÔMÉ(S) EN SCIENCES, EN INGÉNIERIE OU EN TECHNOLOGIE

GÉREZ votre AVENIR

PROGRAMME DE STAGES EN GESTION TEXTILE

Le Programme de stages en gestion textile (PSGT) du Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile d'une durée d'un an est un programme unique et innovateur livré par l'école des études commerciales de l'Université McMaster, la faculté d'ingénierie de la technologie du Collège Mohawk et le collège des textiles de réputation internationale de la North Carolina State University situé à Raleigh en Caroline du Nord.

Ce programme en langue anglaise, qui débute au mois de mai 1999, offre :

- des frais de scolarité gratuits,
- une éducation de classe internationale en technologie des textiles et en gestion,
- un stage en usine rémunéré de quatre mois,
- une expérience d'une semaine en laboratoire à la North Carolina State University, et
- une excellente possibilité d'un emploi rémunérateur à temps plein.

Affichant un chiffre d'affaires de 10 \$ milliards, l'industrie canadienne du textile d'aujourd'hui est très dynamique et à la fine pointe de la technologie. Nos ventes, nos exportations et nos investissements atteignent tous des niveaux records. Afin de maintenir notre position concurrentielle, nous avons besoin de cadres bien formés—des gestionnaires possédant des aptitudes techniques alliées à des compétences en gestion des personnes dans les domaines de la communication, la négociation et la performance. Si vous voulez être avant-gardiste et êtes à la recherche d'une carrière stimulante et rémunératrice, nous vous invitons à faire partie de l'industrie canadienne du textile. Pour plus de renseignements veuillez communiquer avec :

Programme de stages en gestion textile

a/s Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile

Pièce 1720 - 66, rue Slater, Ottawa (Ontario) K1P 5H1

Téléphone : (613) 230-7217 Télécopieur : (613) 230-1270

Courriel électronique : david.kelly.thrc@sympatico.ca ou

shirley.mckey.thrc@sympatico.ca

Site web : www3.sympatico.ca/thrc

Le 1^{er} février 1999 est la date limite pour recevoir les applications.



Textiles Conseil des
Human ressources humaines
Resources de l'industrie
Council du textile

Ce programme, subventionné sous le programme Initiative jeunesse du gouvernement fédéral, limite l'âge des participants à 30 ans ou moins.

Le Canada à votre main!

www.altavistacanadien.com

AltaVista du Canada.
Le moteur de recherche canadien le plus puissant.



Présenté
par TELUS

Entrevue

L'intervieweur interviewé

Stéphan Bureau révèle le secret de son succès

MICHEL BOLDUC

Quand on demande au nouvel animateur-vedette du téléjournal de Radio-Canada quel est le secret de son succès en entrevue, ce dernier répond laconiquement qu'il n'en a pas. Stéphan Bureau affirme également que, dans son cas, il ne convient pas de parler de succès non plus – l'intervieweur interviewé pèsera ainsi chacun de ses mots tout au long de l'entrevue.

«Une bonne entrevue, c'est quand on arrive à aller par-delà des lieux convenus.»

Mais comment un intervieweur peut-il tirer de son interlocuteur une confiance incroyable comme celle que lui a faite Jacques Parizeau en 1995 ? Comment, le jour du référendum, le journaliste de Télé-Métropole (il a changé de camp depuis) a-t-il réussi à obtenir du premier ministre la confession, qui a même surpris les proches de M. Parizeau, qu'il démissionnerait s'il ne remportait pas le vote populaire ? Plus récemment, Charles Dutoit, le chef d'orchestre de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), lui annonçait, à la fin d'une

entrevue en crescendo, comme la qualifie M. Bureau, qu'il quitterait l'OSM si le gouvernement n'intervenait pas dans le dossier de la grève des musiciens de l'orchestre. Que dire encore de la révélation que lui faisait dernièrement René Angélil qu'après le 31 décembre 1999, il n'y avait plus rien de prévu pour la carrière musicale de Céline Dion ?

Stéphan Bureau parle de ces révélations comme de «moments magiques» : « Une bonne entrevue, affirme-t-il, c'est quand on arrive à aller par-delà les lieux convenus, c'est quand l'invité s'oublie, quand tu vois dans l'œil de ton invité qu'il est en train de dire quelque chose ou auquel il n'a pas réfléchi ou auquel il n'est pas habitué, quand le son de sa voix le surprend racontant quelque chose. »

La nouvelle vedette du téléjournal illustre son propos en par une référence personnel politique : « C'est d'essayer de les faire sortir de leur discours, des lignes qu'ils ont préparées et qu'ils te serviront quoi qu'il arrive. La caricature de ça c'est : qu'avez-vous mangé pour déjeuner ? (Réponse du politicien) Et je vais vous le dire M. Bureau, les péquistes... Oui, mais c'est pas ça que je vous ai demandé M. Charest. »

Comment Stéphan Bureau ob-

tient-il ces moments magiques ? Il y a d'abord la préparation. Avant chaque entrevue, le roi de l'interview se fait toujours un « plan de match. » « Je me demande quel est notre objectif. Je vais même me faire des aide-mémoire d'éléments que je ne veux pas oublier. Ça peut être une citation de mon invité que j'aimerais lui resservir ou une affaire que je veux être certain de dire durant l'entrevue. Mais, je n'ai jamais de questions écrites. »

«Je n'ai jamais de questions écrites»

Pourquoi le jeune journaliste de 34 ans fuit-il les questions préparées d'avance comme la peste ? Parce qu'en entrevue, il faut être à l'écoute, « être tendu comme la corde de l'arc. » Encore une fois, la politique revient au galop. Stéphan Bureau parle de l'interview qu'il a réalisée avec le premier ministre Lucien Bouchard à la fin du mois d'octobre : « Ce que M. Bouchard a dit ou n'a pas dit sur la souveraineté en entrevue au téléjournal, ça c'était un vrai beau moment. Quelqu'un qui te dit voici pourquoi je veux être premier ministre, mais qui, bien qu'étant péquiste, ne glisse pas un mot sur la souveraineté dans sa réponse. Là, plutôt que de prendre un autre

appel, je l'ai relancé en lui disant : comment se fait-il que... ? Évidemment, je n'avais pas prévu ça. »

L'expérience est aussi un élément qui explique le succès de M. Bureau. « Ton empathie, ta capacité d'être pertinent et de poser la bonne question est déterminée par tes expériences. Avec le temps, on devient aussi plus fort. Être très fort c'est être capable d'être mis en pièces par l'invité, de le laisser faire, de revenir et de se réassembler devant lui et de le piéger. »

Par ailleurs, Stéphan Bureau avoue qu'il complimente parfois ses invités pour « ouvrir le jeu. »

De plus, M. Bureau aime bien provoquer en entrevue – il se qualifie lui-même de « baveux », même si ça ne fonctionne pas toujours. « Quand j'ai demandé au ministre des Finances s'il n'avait pas dormi sur la « switch » lorsqu'il s'est mis à ne pas protéger le dollar canadien cet été, c'était délibéré. Je m'étais préparé. Cette question-là était plantée. C'était ma première. J'espérais – mais je savais en même temps que c'était un peu désespéré parce que M. Martin n'est pas du tout impressionnable, tout est drôle et correct pour lui, et c'est parfait –, que ce serait une coche pour rentrer. Dans les faits, il a été parfaitement

teflon. Mais, dans ce cas-là c'était préparé, c'était de la provocation, c'est clair. »

Toutefois, le grand secret du succès de Stéphan Bureau en entrevue, ce sont les circonstances. Il sait choisir le contexte propice à la confiance : « Le 30 octobre 1995, quand j'ai réussi à convaincre le premier ministre Parizeau de me parler, je ne pouvais pas imaginer ce qu'il allait me dire. Mais, il n'y avait pas de hasard qui faisait que j'étais là. Le jour, le moment, l'histoire, tout ça convergeait pour qu'il se passe quelque chose d'important. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise qu'il allait démissionner s'il perdait, mais je savais qu'en étant là il se passerait quelque chose. » Il ajoute : « Lucien Bouchard va être plus intéressant le jour des élections qu'en temps ordinaire. Ou s'il perd, il va être très intéressant. Tu veux être avec Lucien Bouchard qui perd. »

«Tu veux être avec Lucien Bouchard qui perd»

Pour que sa carrière politique ne finisse pas en queue de poisson comme ce fut le cas avec Jacques Parizeau, Lucien Bouchard devra être sur ses gardes s'il décide d'accorder une entrevue à Stéphan Bureau le 30 novembre prochain. Un homme averti en vaut deux.

Vie étudiante

Le Programme d'échange interprovincial

JULIEN LAPLANTE

Chaque année, près de 120 étudiants québécois ont l'opportunité d'aller travailler dans la fonction publique d'une autre province grâce à un programme géré par le gouvernement québécois, conjointement avec les gouvernements de cinq autres provinces.

C'est en 1970 que le Programme d'échange interprovincial fut créé. Le fonctionnement du programme est simple : des étudiants québécois vont travailler comme fonctionnaires dans une autre province durant l'été, et le gouvernement du Québec ouvre en retour un nombre égal de postes à des étudiants d'autres provinces voulant travailler au Québec.

Les échanges ne se faisaient tout d'abord qu'entre deux provinces, l'Ontario et le Québec. Le

programme a ensuite pris de l'expansion pour finalement inclure quatre nouvelles provinces : l'Alberta, l'Île-du-Prince-Édouard, le Manitoba et le Nouveau-Brunswick.

Les emplois offerts sont très variés. Ceux-ci vont du travail de bureau et de laboratoire à celui de naturaliste en passant par le service à la clientèle. On demande des étudiants de tous les profils, que ce soit en sciences sociales ou en sciences pures ou appliquées. Les emplois sont distribués en fonction du niveau de scolarité des étudiants, de leur champ d'étude et de leur connaissance de l'anglais. Pour les étudiants en sciences sociales ou en droit, le programme peut se révéler particulièrement intéressant puisqu'il donne accès à des emplois qui pourraient autrement être difficiles à obtenir. C'est ainsi que certains des par-

ticipants de l'été dernier se sont retrouvés au Ministère de la justice, ou encore au Cabinet du conseil des ministres de l'Ontario.

Il faut cependant savoir que la demande de participation au programme n'est pas une demande pour un emploi particulier ; ce n'est qu'une fois la sélection faite que les étudiants prennent connaissance de l'emploi qui leur est offert, de même que de la province dans laquelle ils iront travailler. La période d'emploi ne pose généralement aucun problème puisqu'elle est en fonction des besoins des étudiants : du 18 mai au 13 août.

Une expérience enrichissante

Pour avoir eu moi-même l'opportunité de participer à ce programme l'été dernier, je peux

vous dire que c'est une chance qu'un étudiant ne peut se permettre de laisser passer. Croyez-moi, cela vaut la peine de rédiger une petite lettre de présentation en anglais de même qu'un curriculum vitae et un formulaire d'inscription, car il s'agit d'une expérience hors du commun.

Je me doutais peu de ce que le programme d'échange interprovincial me donnerait l'occasion de faire durant mon été. C'est ainsi que j'ai rempli le formulaire d'inscription et écrit ma lettre de présentation. J'ai finalement reçu une télécopie quelques semaines plus tard ; on me proposait un emploi à l'Unité de correspondance du Premier ministre de l'Ontario. Vous comprendrez que je n'ai pas réfléchi trop longtemps avant d'accepter.

J'ai passé l'été en plein centre-ville de Toronto, plus exactement

à Queen's Park, le centre nerveux du gouvernement ontarien. À part une chasse à l'appartement que je pourrais qualifier de quelque peu pénible (les loyers à Toronto sont chers, et les appartements souvent en mauvais état), l'expérience que j'ai vécue, autant du point de vue humain que professionnel, s'est révélée être l'une des plus belles que j'aie eu. C'est à Toronto-lafroide que j'ai rencontré de merveilleuses personnes, autant des étudiants qui, comme moi, participaient au programme, que des Torontois travaillant avec moi.

Vous avez jusqu'au 25 janvier pour envoyer les documents nécessaires à la Direction du placement étudiant. Pour cela, vous devez vous procurer le formulaire d'inscription disponible au centre d'emploi de l'Université McGill.

Site Internet : www.placement-etudiant.micst.gouv.qc.ca